

## sommaire

LE TRESOR DE LA CATHEDRALE SAINT-PAUL	3
LES THEATRES	19
LES CONFERENCES	23
LES MANIFESTATIONS DIVERSES	25
LES MUSEES	29

*Notre photo de couverture :*

*Détail du socle du buste-reliquaire de saint Lambert (presque grandeur réelle). Copyright A. C. L., Bruxelles.*



Ami lecteur, que tu sois de chez nous ou que tu viennes d'au-delà de nos frontières, la Ville de Liège est heureuse de te recevoir chez elle. Elle te souhaite la plus cordiale bienvenue et te rappelle que l'Office du Tourisme est à ton entière disposition pour te servir.

Office du Tourisme de la Ville de Liège  
Rue Général-Jacques, 5 — Téléphone : 32.24.56

Gare des Guillemins (sortie)  
Téléphone : 52.44.19

A. S. B. L. « Les Manifestations liégeoises »  
Siège social · rue de Bex, 14 — Téléphone : 23.07.89

## LE TRÉSOR

### DE LA CATHÉDRALE

### SAINT-PAUL

A Liège, beaucoup reste à faire, certes, en faveur des amateurs désireux d'admirer les œuvres d'art enfermées au plus profond des sacristies. En la cathédrale Saint-Paul, du moins, beaucoup est fait. La plupart des objets précieux conservés dans ses murs sont rassemblés dans un Trésor dont le sacristain (2 a, rue Saint-Paul) ne demande qu'à ouvrir devant le visiteur la porte aux admirables ferronneries. Il y a là de quoi éblouir et captiver les plus difficiles. Il s'offre là aux yeux et à l'esprit un véritable régal.

Ces orfèvreries, ces ivoires, ces ornements brodés ont tous leur histoire, brillante ou obscure. Aucun d'entre eux, semble-t-il, ne se trouvait en l'église Saint-Paul avant la Révolution, lorsqu'elle n'était encore qu'une des collégiales de la cité des princes-évêques. Précieuses épaves de divers naufrages, ils y ont trouvé refuge après le Concordat, quand elle prit la succession de l'altière cathédrale Saint-Lambert, victime d'une coalition infiniment regrettable de sentiments exaltés et de calculs sordides.

De Saint-Lambert, précisément, proviennent les pièces les plus remarquables. D'autres sont venues de différents sanctuaires du diocèse, paroissiaux et conventuels, qui n'ont pas résisté à la tourmente révolutionnaire. Beaucoup d'autres encore s'y sont ajoutées au XIX<sup>me</sup> siècle.

\* \*  
\*

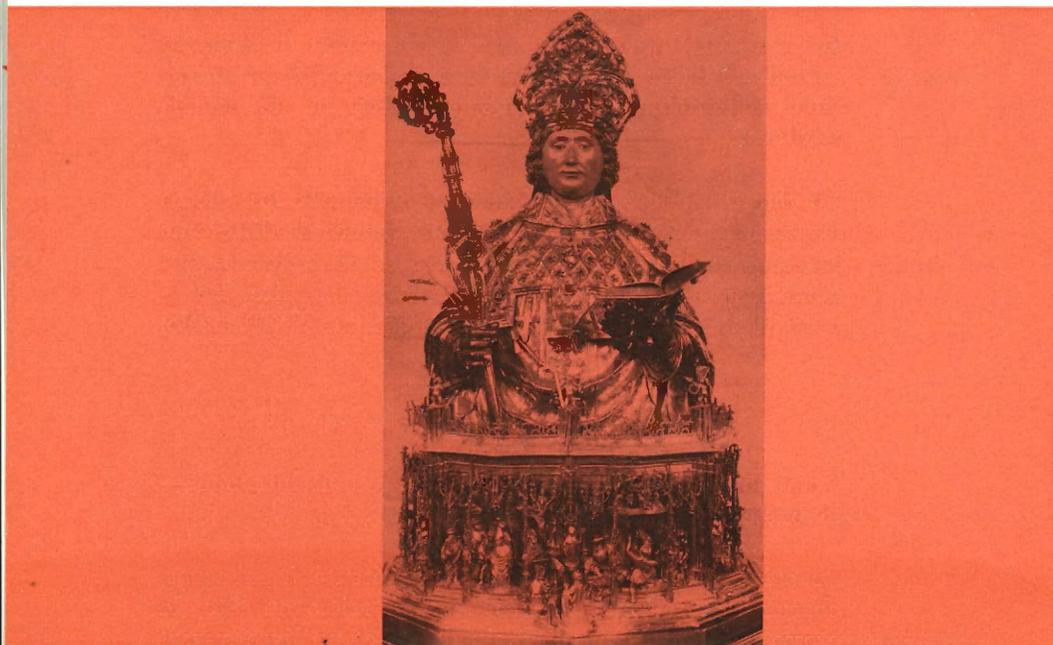
Voici tout d'abord — à tout seigneur, tout honneur — le buste-reliquaire de saint Lambert. (Fig. 1).

Le saint patron du diocèse est représenté à mi-corps, chasuble et rational sur les épaules, mitre en tête, la crosse épiscopale dans la main droite et un livre ouvert

sur la main gauche. Légèrement plus grande que nature, l'effigie est impressionnante ; elle le serait davantage encore si le visage n'était enluminé d'une polychromie d'une ancienneté douteuse. Elle repose sur un socle imposant, creusé de six niches séparées par de robustes piliers composés, et couronnées d'un baldaquin très ouvragé. Dans ces niches, tout un peuple de figurines joue les scènes les plus marquantes de la légende de saint Lambert. Prenons le temps de suivre le récit. Il commence dans la niche latérale gauche, et se déroule de gauche à droite.

La première niche voit se produire deux miracles de saint Lambert, encore dans l'enfance. Le voici, auréolé et vêtu d'un surplis, agenouillé devant la source que son bâton vient de faire jaillir ; face à lui, l'archiprêtre saint Landoald, son premier maître, également à genoux ; debout entre eux, un ouvrier qui s'émerveille. Le voilà portant des braises dans le pan de son manteau intact, à la stupéfaction de deux assistants (*Couverture*) ; dans le fond, saint Landoald, reconnaissable à son large couvre-chef, semble somnoler, assis devant un livre ouvert. La niche suivante abrite les épreuves du saint, devenu évêque de Tongres-Maastricht. Ici, chassé de son siège, il part pour l'exil, revêtu des habits sacerdotaux.

Fig. 1. — Buste-reliquaire de saint Lambert. Copyright A. C. L., Bruxelles.



Là, réfugié à Stavelot, il est en prières au pied de la croix, dans la cour de l'abbaye, en pleine nuit d'hiver : c'est qu'il a, par inadvertance, réveillé les moines et que le prieur, sans se douter de son identité, a mis le coupable en pénitence. Dans la troisième niche a lieu le martyre de saint Lambert et de ses diacres Pierre et Andolet, victimes de la rancune de fourbes dont ils avaient contrecarré les entreprises. Un soudart grimpé sur le toit transperce de sa lance l'évêque agenouillé au pied d'un autel ; les diacres sont massacrés à ses côtés. Une autre scène de violence fait suite, celle du châtiement : les meurtriers s'entretuent, l'un d'entre eux roule sur le sol, leur instigateur, plié en deux, rend ses entrailles, en une horrible agonie. Dans le fond, formant un contraste abrupt, des prêtres recueillis inhumment le martyr dans le caveau de sa famille, à Maastricht. Vient la cinquième niche, où s'opère la translation de la dépouille de saint Lambert par les soins de son successeur saint Hubert. Au passage du cortège, des miracles se produisent : un aveugle recouvre la vue, un perclus, l'usage de ses membres. Enfin voici la scène ultime : le corps du martyr, placé sur un autel dans une châsse couverte d'un tissu historié, est exposé à la vénération des fidèles.

Au milieu de la face antérieure du socle, reposant sur une large plinthe moulurée, se voit la figure du donateur agenouillé sur un prie-Dieu. Une grande banderole déroulée à ses pieds livre son identité : ERADVS PRIMVS + GENERE + DE + MARKA + TERCIVS +. C'est Erard de La Marck, prince-évêque de Liège de 1505 à 1538, premier du nom, troisième de sa maison à revêtir cette haute dignité. Devant lui, deux angelots encadrent un écusson à ses armes surmonté d'une mitre sommée d'une crosse. A la hauteur de sa bouche, un phylactère porte la prière qu'il adresse à saint Lambert : CHRISTI MARTIR SACERDOS LAMBERTE APVD DEVM PRO ME INTERCEDE. L'invocation est ingénieusement traduite dans le métal, car la statuette d'Erard se trouve placée vis-à-vis de celle de saint Lambert en prières au pied du crucifix de l'abbaye de Stavelot.

Le buste-reliquaire a été exécuté, aux frais d'Erard de La Marck, par une équipe que dirigeait — si l'on m'en croit — le plus fameux orfèvre du temps, Hans von Reutlingen, d'Aix-la-Chapelle. Dès son élection, fin 1505, le prince en avait décidément relancé le projet, né au lendemain du sac de Liège perpétré par les Bourguignons en 1468. Achevé en 1512, le buste-reliquaire a fait

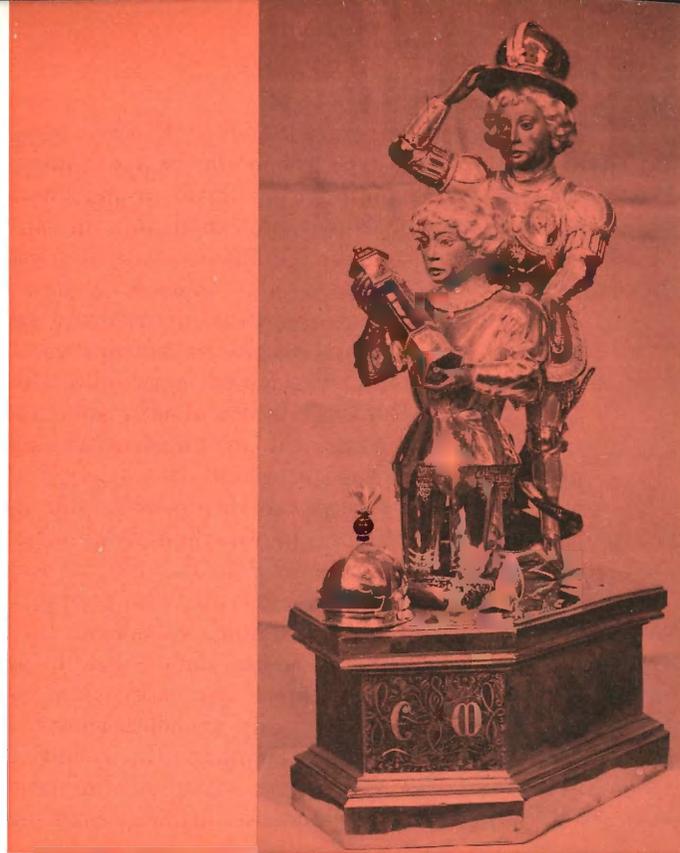


Fig. 2. — Reliquaire de Charles-le-Téméraire. Copyright A. C. L., Bruxelles.

l'orgueil de la cathédrale Saint-Lambert jusqu'à la Révolution. Il a été sauvé, mais de justesse, de l'anéantissement quasi total du trésor de la cathédrale, saisi par les Français à Hambourg, où il avait été caché. C'est Bonaparte, Premier Consul, qui, en 1803, au terme de maintes péripéties, l'a rendu aux Liégeois.

Ceux qui ont empêché qu'il aille au creuset ont bien senti — leur mérite était grand, par les temps qui couraient ! — combien la perte en eût été irréparable. Il n'a pas son pareil, force est de le constater. D'abord à cause de ses proportions, triples de la moyenne. Ensuite et surtout à cause de son socle : qu'un socle de buste-reliquaire dépasse dix centimètres de haut, c'est déjà chose rare avant le XVII<sup>m</sup>e siècle ; qu'il s'orne de scènes animées est plus exceptionnel encore ; que les scènes ne soient pas traitées en bas-relief, mais bien interprétées par des figurines en ronde-bosse disposées dans des niches, cela semble unique.

Certes, ce socle est moins le fruit d'une invention que d'une transposition. Nul ne manque de le rapprocher des retables brabançons et anversois de la fin de l'époque

gothique, où l'on trouve maintes vies de saints racontées, dans une suite de niches aux architectures compliquées, par des figurines éternisant dans le bois les scènes des mystères. Mais ce qui n'a peut-être pas été assez mis en évidence, c'est la somme de virtuosité que pareille transposition exigeait. L'exécution d'une figurine en argent par le procédé du repoussé offre des difficultés bien plus considérables que celle d'un bas-relief : il faut la décomposer en fragments à réaliser séparément puis à assembler par soudure, il faut couler les parties les plus déliées, telles les mains, et les rapporter ; plus l'échelle est réduite, plus la maîtrise doit être grande. On reste confondu devant le nombre et la qualité plastique des statuettes du socle. Qu'il soit unique en son genre, rien d'étonnant ! Seul un orfèvre en pleine possession d'une habileté consommée, un maître qui s'était fait une spécialité de ces tours de force, a pu concevoir un tel socle ; et pour en permettre la réalisation, il fallait un prince aussi fastueux qu'Erard de La Marck. Leur rencontre nous a valu le dernier des grands chefs-d'œuvre d'orfèvrerie religieuse du Moyen Age.

\* \*  
\*



Fig. 3. — Reliquaire de la Vraie Croix. Copyright A.C.L., Bruxelles.

Faisons-nous ouvrir, maintenant, les lourdes portes blindées des trois vastes coffres-forts vitrés où sont réparties les autres pièces du trésor.

A la place d'honneur, ces deux figurines d'or rehaussées d'émaux, sur un piédestal de vermeil (Fig. 2), c'est le reliquaire de Charles-le-Téméraire, joyau fameux qui, parmi les rares objets de ce genre encore conservés de par le monde, est l'un des plus précieux et des plus importants.

La relique, un doigt de saint Lambert, est enfermée dans le réceptacle de cristal que tient entre les mains le Téméraire, représenté en armure, agenouillé sur un coussin, son casque et ses gantelets devant lui. Debout derrière le duc, saint Georges, patron des chevaliers et patron de la Bourgogne, reconnaissable à sa tenue et au dragon qui s'entortille autour de sa jambe. A en juger d'après les portraits et les descriptions qu'on a de lui, l'effigie de Charles-le-Téméraire est fort ressemblante. Quant au saint Georges, il a été emprunté au célèbre tableau de Jean van Eyck, *La Madone au chanoine Van der Paele*.

Le piédestal porte l'arrogante devise du Téméraire, JE L'AY EMPRI[NS] (Je l'ai entrepris), ainsi que les initiales C et M, celles de Charles et de son épouse Marguerite, réunies par des lacs d'amour. Il s'orne aussi de *briquets* de Bourgogne, dont jaillissent des flammèches. Sans doute portait-il en outre les armoiries du donateur : qu'auraient montré d'autre les pièces rapportées aujourd'hui disparues dont on voit les trous de fixation ?

D'après le témoignage du chroniqueur Jean de Los, le reliquaire a été donné par Charles-le-Téméraire en 1471 à la cathédrale Saint-Lambert, en expiation du sac de 1468. Or, dans les comptes des ducs de Bourgogne pour les années 1466 et 1467, apparaît un paiement versé à l'orfèvre Gérard Loyet pour une *ymage d'or* destinée à Saint-Lambert. S'agit-il du même objet ? On s'accorde à le croire, en supposant que l'offrande, décidée avant le drame, a changé d'intention à cause de lui. L'admirable joyau est donc un peu le symbole des heures les plus sombres du passé de Liège, comme le buste de saint Lambert est celui des temps qui ont refermé les plaies. Devenus inséparables, les deux reliquaires ont été sauvés des mêmes périls au cours de la période révolutionnaire. Pas plus alors qu'aujourd'hui, aucun des deux n'éclipsait l'autre.

Encore une pièce qui vient de Saint-Lambert, qui date du XV<sup>me</sup> siècle, et qui est faite d'or et d'émail : le

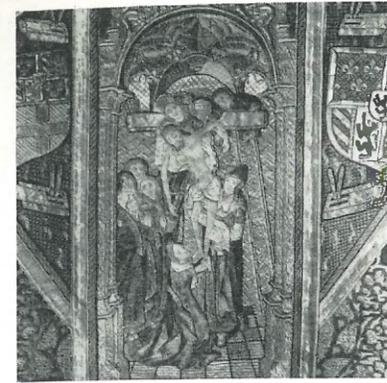


Fig. 4. — Détail de la chasuble de David de Bourgogne. Copyright A. C. L., Bruxelles.

reliquaire de la Vraie Croix. (Fig. 3.) Les deux vénérables fragments de bois qu'il contient, de dimensions exceptionnelles, forment eux-mêmes une croix. Un Christ y est fixé. Quatre figurines l'entourent : debout au pied de la croix, Adam et Eve, vêtus (depuis 1841, pudique époque) de peaux de bêtes, dont la dorure tranche sur l'émail au naturel ; dans le haut, deux anges à mi-corps. Quatre banderoles, dont deux sont tenues par les anges, portent une inscription latine mettant en parallèle l'Arbre de la Science du Bien et du Mal et la Croix, la Chute et la Rédemption. Des motifs floraux couvrent le fond. Une épaisse plaque de cristal de roche, prise dans un cadre orné de cupules juxtaposées portant en leur centre un bouton émaillé, couvre le tout.

Les sources historiques, peu avares de renseignements sur la relique — c'est un don du pape Etienne IX, on

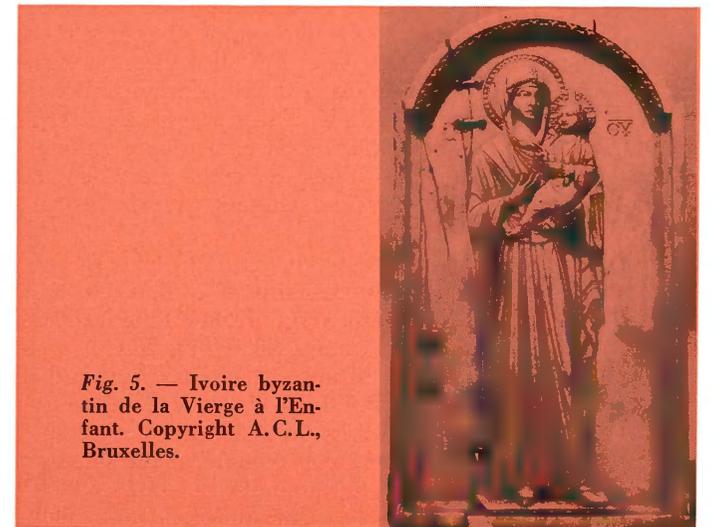


Fig. 5. — Ivoire byzantine de la Vierge à l'Enfant. Copyright A. C. L., Bruxelles.

Fig. 6. — Ivoire mosan  
des Trois Résurrections.  
Copyright A. C. L.,  
Bruxelles.



le sait, et l'on connaît les circonstances de la remise à la cathédrale, en 1058 —, en donnant beaucoup moins sur le reliquaire. La plus ancienne mention qu'on ait de lui remonte à 1483 ; il n'est donc pas postérieur à cette date ; mais il peut être antérieur et on l'oublie trop. Est-il sorti des mains d'un Liégeois ? On n'oserait l'avancer.

Laissons notre attention braquée sur les objets du XV<sup>me</sup> siècle. Tournons-la vers ce superbe hanap d'argent. C'est l'œuvre d'un orfèvre de la cité bavaroise d'Ingolstadt, peut-être Hans Greiff, l'un des maîtres les plus en vue de sa corporation. Il a été créé pour faire l'ornement des tables dans les festins d'apparat ; son décor ciselé de larges rinceaux où se cachent un chasseur, des chiens et des bêtes sauvages trahit une inspiration toute profane. Par la suite, devenu propriété de la collégiale Notre-Dame de Tongres, il a servi au *Mandatum*, cérémonie qui a lieu le Jeudi-Saint et voit laver les pieds de douze pauvres ; aussi lui a-t-on soudé une croix au sommet du couvercle.

Délassant le regard de l'éclat des métaux précieux, une très belle chasuble (Fig. 4) offre son chatoiement coloré. De velours rouge broché d'or à décor floral, elle montre brodées, « peintes à l'aiguille », onze scènes de la Passion, et de quoi identifier le grand personnage pour qui elle a été faite : ici, le blason de Bourgogne, là, ce même blason écartelé avec celui de l'évêché d'Utrecht ; plusieurs fois répété, un emblème personnel en forme de trappe ; une devise, enfin, ALTYT BEREIT (Toujours prêt). Plus qu'assez pour identifier David, bâtard

de Bourgogne, évêque d'Utrecht. Et cela situe la chasuble entre 1456, date de l'accession de David à cet épiscopat, et 1497, date de sa mort. C'est d'un atelier brugeois, dans l'entourage de Hans Memling, qu'elle est sortie, à ce que l'on croit. Elle n'a pu traverser cinq siècles sans subir quelques remaniements.

\* \*  
\*

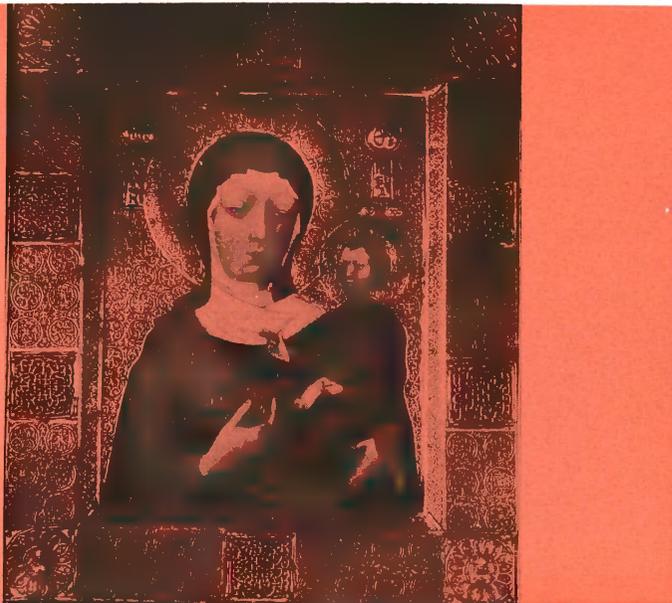
On le voit, le trésor de Saint-Paul réunit un ensemble exceptionnel de pièces de premier plan remontant à la fin de l'époque gothique. Il abrite aussi quelques objets d'une ancienneté plus grande, et non des moins dignes d'attention.

Et tout d'abord deux ivoires de grand prix. L'un et l'autre datent du XI<sup>me</sup> siècle. Ils sont cependant bien différents. L'un, qui montre la Vierge portant l'Enfant (Fig. 5), appartient à l'art byzantin. Mieux encore que les lettres grecques gravées qui nous annoncent la Mère de Dieu, l'hiératisme du style souligne cette appartenance. Toute droite dans son vêtement aux longs plis admirablement stylisés, la Vierge est altière, nullement maternelle ; l'Enfant n'a rien d'enfantin, c'est déjà l'Homme-Dieu. L'autre ivoire, qui raconte trois résurrections (Fig. 6), se range dans l'art mosan. Raconter, c'est bien ce que fait l'ivoirier, en multipliant les figurines sur la plaque partagée en trois registres. En haut, voici Jésus ressuscitant la fille de Jaïre, dans la maison de qui il vient d'entrer. Au milieu, le voici arrêtant le



Fig. 7. — Croix à double traverse. Copyright  
A. C. L., Bruxelles.

Fig. 8. — Icône byzantine de la Vierge à l'Enfant, dite *Vierge de saint Luc*. Copyright A.C.L., Bruxelles.



cortège funèbre du fils de la veuve de Naïm, et le rapelant à la vie. En bas, le voilà ordonnant à Lazare de sortir du sarcophage. Les disciples attentifs, les parents éplorés, les miraculés ébahis sont évoqués avec une verve naïve, comme les arbres et les constructions qui plantent les décors.

Ensuite une croix à double traverse (Fig. 7), autre produit de l'art mosan. L'extrémité des bras ébauche une fleur de lys. La face se couvre d'un réseau serré de filigranes dessinant des rinceaux, ponctué de cabochons de pierres semi-précieuses ; le revers s'orne de palmettes exécutées au repoussé. La croix date du début du XIII<sup>me</sup> siècle. Le pied qui la porte est moderne.

Enfin, une icône (Fig. 8), propre à donner de la tablature aux amateurs les plus avertis. La Vierge portant l'Enfant qu'on y voit peinte reprend le type byzantin bien fixé de la *Conductrice*, tout comme l'ivoire devant lequel nous venons de nous arrêter. L'encadrement d'orfèvrerie qui envahit le panneau jusqu'à cerner étroitement les deux figurines, en formant des nimbes autour des têtes, est de caractère byzantin lui aussi : il offre au regard un tapis de filigranes d'une étonnante variété dans la régularité, et des plaquettes carrées répétant une composition complexe d'entrelacs ajourés. L'ouvrage de l'orfèvre aussi bien que celui du peintre doivent remonter au XII<sup>me</sup> siècle, estiment les spécialistes. Mais dans les traits des visages, le geste des mains et l'allure des draperies, ils détectent l'intervention d'un

pinceau occidental — liégeois, vraisemblablement —, qui a remis l'image à neuf ; cette restauration, rendue nécessaire par les outrages du temps, à n'en pas douter, peut être datée du XIV<sup>me</sup> siècle ; elle ne s'est évidemment pas entourée des scrupules infinis qui sont aujourd'hui de rigueur. L'encadrement lui aussi a été remanié : les entrelacs des angles ont été remplacés par des plaquettes estampées au centre desquelles apparaît saint Lambert en buste, ouvrage d'un Liégeois de la fin du XV<sup>me</sup> siècle, à mon sens.

L'icône provient de la cathédrale Saint-Lambert. Elle se trouvait dans son trésor en 1489 déjà (un texte l'atteste), et depuis bien longtemps peut-être. Comme beaucoup de ses pareilles en Occident, elle passait pour avoir été « dépeinte par saint Luc ». Elle se rangeait parmi les reliques les plus vénérées du grand sanctuaire. Emmenée en Allemagne par crainte des Français, pendant la Révolution, elle n'en revint qu'au prix d'un long procès. Emmurée par crainte des Allemands, pendant la première guerre mondiale, elle subit les ravages de l'humidité ; l'intervention d'un restaurateur talentueux l'a sauvée.

\* \*  
\*

Restent enfin les pièces postérieures au buste de saint Lambert. Elles sont en grand nombre. Aucune n'est négligeable, plusieurs sont tout à fait remarquables.

Eclipsant les statuette-reliquaires de saint Jean-Baptiste (1656) et de Notre-Dame de Pitié (1663), ainsi que les statuette de saint Pierre et de saint Paul (1750-1751), une *Vierge à l'Enfant* d'argent, haute de 1 m. 42, s'impose à l'attention (Fig. 9). Elle a été commandée à l'orfèvre liégeois Gérard de Bêche, le 26 mars 1664, par une des *sodalités* (confréries) patronnées par les Jésuites « wallons » de Liège.

Non moins spectaculaire la reliure de missel d'argent (Fig. 10) exposée aux pieds de la Vierge. Exécutée en 1707-1708 par un orfèvre parisien inconnu, pour le prince-évêque Joseph-Clément de Bavière, alors exilé à la Cour du Roi-Soleil, elle a été acquise, après le décès du prince, par son successeur Georges-Louis de Berghes ; celui-ci en a fait don par la suite à la cathédrale Saint-Lambert. Au temps des sans-culottes, notre reliure a partagé le sort, en définitive heureux, du buste de saint Lambert et du reliquaire de Charles-le-Téméraire. Les reliefs qui l'ornent (on reconnaîtra l'*Adoration des Bergers* et l'*Adoration des Mages*, entourées de saints en médaillons) sont ciselés de main de maître.



Fig. 9. — Statue de la Vierge à l'Enfant. Copyright A. C. L., Bruxelles.

Une pièce encore qui sort du rang, ce magnifique seau à eau bénite poinçonné en 1742-1743 par l'orfèvre liégeois aux initiales BM (Bastin Martini ?). Il fera battre le cœur des amateurs d'argenterie civile, qui sauront apprécier sa forme élégamment côtelée et son décor heureux inscrit dans la tradition du grand Berain. Destiné d'abord à l'église Saint-Séverin (aujourd'hui disparue), il a été mis de force au mont-de-piété au début des troubles révolutionnaires, puis exposé au feu des enchères, acquis par un orfèvre, puis vendu au chanoine de Bemy, lequel, devenu costre de la nouvelle cathédrale, le lui céda en 1806, mettant ainsi un terme à ses tribulations.

Même les amateurs d'art — encore nombreux aujourd'hui — qui font profession de n'avoir que du dédain pour l'orfèvrerie du XIX<sup>me</sup> siècle devront reconnaître les mérites de la riche *chapelle* de vermeil aux armes de Mgr Charles, comte de Mercy-Argenteau, archevêque de Tyr, doyen du Chapitre cathédral ; cet ensemble, qui comporte près de vingt pièces assorties, date de 1825, à se fier au millésime inscrit sur le calice. La chapelle de Mgr de Montpellier, évêque de Liège, exécutée en 1866-1867, en cuivre doré rehaussé d'émaux, dans un style inspiré du gothique primaire, est d'un goût plus contestable, plus démodé.

Il me faudrait des pages et des pages encore pour mettre en valeur les calices, les ciboires, les ostensoirs, les croix d'autel, les chandeliers, les objets de toutes sortes rassemblés dans le trésor. Trop heureux si le lecteur m'a suivi jusqu'ici sans lassitude, je ne puis songer à l'entreprendre dans cette plaquette. Je tenterai ailleurs de satisfaire les insatiables...

\* \*  
\*

« Le trésor de la cathédrale a droit d'être cité parmi les plus riches et les plus intéressants qui existent », on peut le répéter. Trop peu de Liégeois, trop peu de visiteurs de passage prennent cependant la peine — bien petite, en vérité — de se le faire ouvrir. Et c'est dommage, assurément.

Veut-on qu'ils soient demain en plus grand nombre, en beaucoup plus grand nombre ? Que l'on laisse le trésor accessible à heures fixes, de sorte que jamais plus aucun visiteur en puissance ne doive tourner les talons parce que le sacristain est retenu par les devoirs de sa charge. Que l'on rende le local moins morose. Que l'on mette en valeur les objets les plus précieux dans une ou deux vitrines de conception actuelle... C'est beaucoup demander, certes. Est-ce trop demander ? Au public

d'en décider. S'il manifeste son intérêt, il imposera les améliorations nécessaires. Et les améliorations stimuleront l'intérêt, par un juste retour des choses. Que les sceptiques aillent voir à Tongres ou à Aix-la-Chapelle... « Ami lecteur, que tu sois de chez nous ou que tu viennes d'au-delà de nos frontières », va donc voir ou revoir le trésor de Saint-Paul !

P. COLMAN,  
Chef de Travaux à l'Université de Liège.

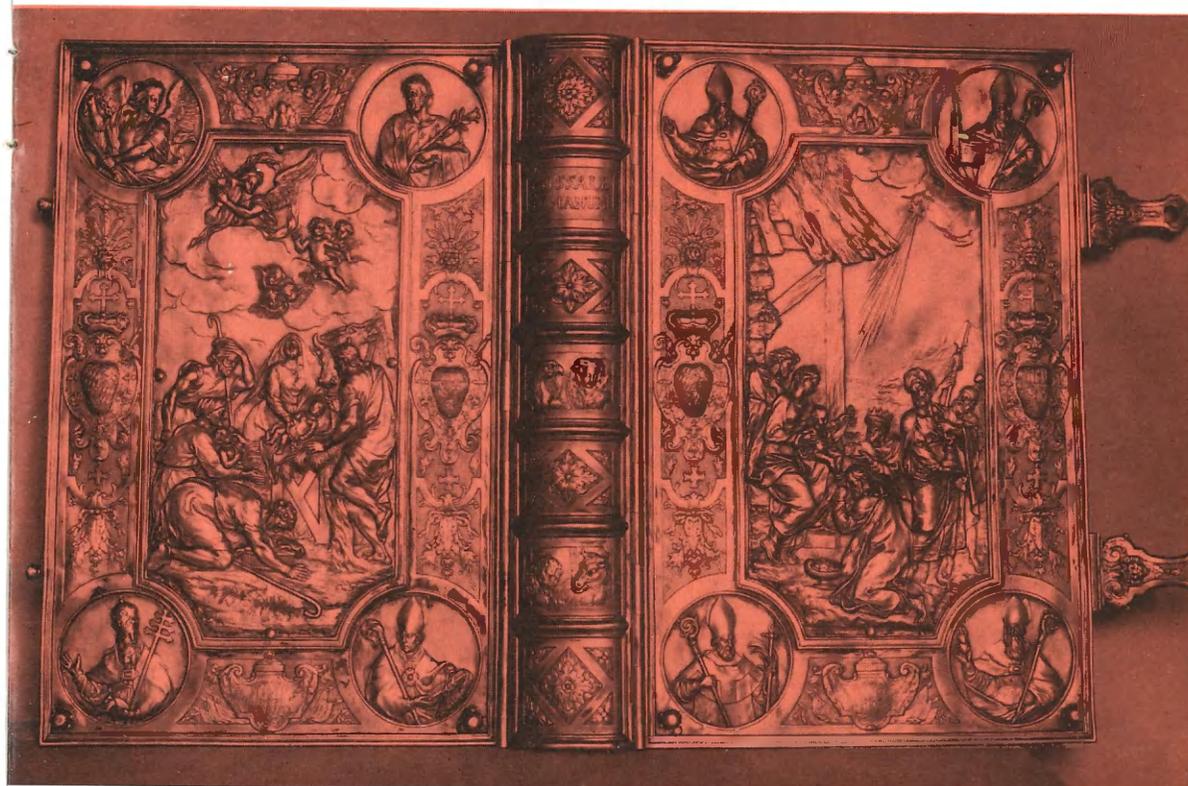


Fig. 10. — Reliure de missel. Copyright A. C. L., Bruxelles.

#### BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- J. PURAYE, *Le trésor de la cathédrale Saint-Lambert pendant et après la Révolution française*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. LXIV, 1940, p. 55-117.
- L. DEWEZ, *La cathédrale Saint-Paul à Liège* (Feuilles archéologiques de la Société Royale « Le Vieux-Liège »), Liège, 1956.
- P. COLMAN, *L'orfèvrerie religieuse liégeoise du XV<sup>me</sup> siècle à la Révolution* (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège), sous presse.